

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 AVRIL 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par J. G. Boissonneault.—Biographie : Le Rév. Père Gaffre, par Jules Saint-Elme.—Carnet de la cuisinière.—Poésie : Timidité, par J.-B. Chatrian.—Nouvele canadienne : Espérons en Dieu, par Wilfrid.—Le grand "devins," par Fulbert Dumonteil.—Étymologies, par P.-G. R.—Nouvelles à la main.—Poésie : Neiges d'avril, par Simon Bolivar.—Carnet du *Monde Illustré*, par J. St.-E.—L'esprit d'Aphonse Karr.—Nos gravures, par J. St.-E.—Au Mexique : Une escorte de l'impératrice Charlotte, par Charles Mi mer.—Notes et faits.—Révérie : Gloire à la France, par Paul Calmet.—Les grands lacs salés, par Paul Cantemanche.—Feuilleton : Mlle de Kerven (suite).—Choses et autres.—Le jeu de Dames.

GRAVURES.—Portrait du R. P. Gaffre, prédicateur de la station du carême à Notre-Dame de Montréal.—La dynamyte à Paris : le vestibule et l'escalier après l'explosion, vue prise au rez-de-chaussée.—A travers le monde, Algérie : La tribu des Chambaas ; La tribu des Traïtok.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOUVEAU FEUILLETON

C'est la semaine prochaine que nous commencerons à publier, avec illustrations splendides, un dramatique feuilleton nouveau, par JULES MARY, intitulé :

La Belle Ténébreuse

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT QUINZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt quinzième tirage des primes mensuelles du *MONDE ILLUSTRÉ* (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 7 MAI, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister entrée libre

L'impuissance à aimer la vie n'est, en somme que l'impuissance à aimer le devoir.—LUDOVIC HALÉVY.

Nul homme n'est maître de sa destinée, nulle femme n'est maîtresse de son cœur.—ARSENÉ HOUSSAYE.



Les événements dont l'Europe est le théâtre ont un caractère de gravité tel qu'ils passionnent l'opinion publique. On ne parle que d'attentats à la majesté des trônes, de grève, de dynamite, de séditions. Il y a du bruit dans l'air.

Chez tous les peuples, il se passe quelque chose d'anormal. L'équilibre entre les gouvernants et les gouvernés se rompt ; les éternelles disputes entre le capital et le travail s'accroissent. Toute la prospérité apparente dans laquelle s'endormaient les Européens ne cache plus les fermentations de discorde, les instincts révolutionnaires dont le travail lent, passif, continu, paralyse les efforts de ceux qui peinent à la pacification politique, sociale et religieuse. La société se remue dans son sein d'hydre de l'anarchie.

La tempête, quand se déchaînera-t-elle ? Dieu seul le sait. Mais les peuples, sans orientation, sans stabilité, sans énergie, pourront-ils lui opposer un front victorieux ? Mystère de l'avenir...

* *

D'un bout à l'autre du vieux continent, on voit s'implanter les mêmes idées, se propager les mêmes doctrines. La haine de l'autorité, le mépris de l'ordre s'affichent avec la même audace partout.

Le Sultan n'est pas plus en sûreté à Constantinople que Guillaume en Allemagne, qu'Alexandre en Russie. Le poignard assassin est suspendu sur sa tête. Les Turcs ont soif de son sang. Ni les bruits de guerre arrivant de l'extérieur, ni les agitations intestines, ni les embarras politiques de l'Etat ne jetent dans l'âme abâtardie du musulman féroce, l'idée de conserver son empereur au lieu de l'immoler aux vengeances des sectaires.

Naguère encore, la nouvelle se répandait, comme une trainée de poudre, que le sultan avait été assassiné. Aussitôt des chants enflammés, des cris de joie éclatent de tous côtés. Des démonstrations peu rassurantes s'organisent sur les grandes rues des villes. C'est ainsi que les disciples du Coran témoignent hautement que leur cœur est vide d'amour pour leur empereur, et que l'époque de sa mort marquera dans leur existence l'heure de l'émancipation.

Hureusement que cette rumeur était fautive. Les scélérats stipendiés pour porter le fer sur la gorge royale du sultan avaient échoué dans leurs projets infâmes. Et les émissaires de la Porte, toujours l'œil ouvert, toujours au guet, avaient détourné le coup fatal et jeté l'épouvante dans les rangs de cette populace organisée. Le sultan est sauvé pour aujourd'hui ; mais demain, mais tous les jours, de nouveaux dangers se dresseront devant lui. Son trône oscille et chancelle. Sa personne n'est pas entourée d'assez de gloire et de prestige pour conjurer les séditions et rétablir la paix dans toutes les conditions sociales. Sa politique vide de patriotisme et souvent d'humanité a seule préparé cet état de trouble et de révolte. Quand on sème le vent, on récolte la tempête.

* *

En Allemagne, l'empereur ne dort pas sur des roses.

La disparition de la scène politique du chancelier de fer avait laissé à Guillaume un rôle difficile à jouer. Dans sa présomption, ou mieux dans sa folie, il s'était cru capable de gouverner l'Allemagne avec autant de puissance, autant de sûreté que Bismark lui-même, le créateur de l'empire germanique. Ce fut sa première faute ; péché d'orgueil.

Ses mains n'étaient ni assez fortes, ni assez expérimentées pour tenir les rênes du pouvoir. Aussi son passage aux affaires de l'Etat est-il signalé par une longue série de désastres, de ruines, d'humiliations.

Sans parler des résultats aléatoires de la Triple-

Alliance, Guillaume n'est pas heureux dans sa politique extérieure et intérieure.

Dans ses relations avec la Russie il subit échec sur échec. Alexandre sait faire jouer contre lui toutes les ruses de la diplomatie. Sa grande ennemie, la France, déjoue ses plans et lui prépare un avenir plein de malheur. La question d'Égypte et celle des Balkans sont aujourd'hui pour l'empereur une source de nouvelles humiliations. Les Anglais et les Français amoindrisent chaque jour ses ambitions et réduisent à néant ses prétentions vis-à-vis ces deux pays.

Ces affaires, ajoutées aux troubles intérieurs et à une famine affreuse, offrent à Guillaume des appréhensions sinistres et produisent sur son esprit un effet funeste. Il est devenu intraitable. Ses ministres l'abordent avec mille précautions, et c'est avec des injures qu'ils sont reçus.

L'autre jour, en plein parlement, l'empereur, fâché de l'opposition que l'on fait à ses volontés souveraines, déclama sa colère contre son premier ministre, Von Caprivi. Il l'insulta bêtement, dit un journal français.

Il n'en fallait pas plus pour jeter l'Allemagne dans une crise ministérielle. Tous les membres du cabinet voulaient opérer leur retraite, nonobstant l'opinion publique, le prince Henri et l'impératrice qui les suppliaient de ne pas précipiter le royaume dans l'anarchie. Von Caprivi et ses collègues n'ont pas encore dit leur dernier mot.

Pendant que ces orages ébranlent les sommets de l'empire, une tempête bien autrement terrible se prépare dans les bas fonds. Le paupérisme rentre dans une phase menaçante. Des milliers de prolétaires se lèvent, l'arme au poing et la vengeance au cœur, pour monter à l'assaut du pouvoir et du capital. Rien ne les arrête sur le chemin dangereux où ils se sont engagés. Tous les jours ils remportent quelques avantages. Et hier encore, c'est sous la fenêtre impériale qu'ils se promenaient aux cris de : "Vive l'anarchie ! À bas le gouvernement !"

En vain Guillaume répond à l'audace par l'audace ; son trône n'est pas solidement affermi. Sa politique d'estentat on et de vanité n'a abouti qu'à tout compromettre, qu'à tout embrouiller. Il s'est couvert de ridicule à l'étranger par ses bravades de spadassin ; il s'est fait mépriser chez lui par sa suffisance et son orgueil.

Demain nous dira si l'Allemagne doit voir fleurir son ancienne splendeur ou si elle s'effondrera dans l'abîme que lui prépare le gardien de ses destinées.

* *

Si nous franchissons les rives du Rhin pour pénétrer dans la terre de nos aïeux, nous retrouvons une atmosphère politique moins tourmentée. Les courants de l'opinion publique vont s'endiguer entre la modération et la sagesse. La France a pris sa stabilité. Les révolutions périodiques dont elle a tant souffert semblent désormais conjurées, grâce aux ménagements et aux conciliations qu'ont su établir les partis politiques.

La tendre sollicitude dont le glorieux pontife Léon XIII entoure chaque jour notre mère patrie ne contribue pas peu à cette ère de progrès et de tranquillité. Sans revenir à la foi, la France n'a pu s'empêcher de suivre la direction juste, l'impulsion vigoureuse que le pape lui imprimait du Vatican, soit par des lettres encycliques, soit par des écrits marqués au coin de la plus habile diplomatie. C'est une preuve évidente, palpable que la France n'est grande que lorsqu'elle justifie de loin ou de près son titre de fille aînée de l'Église.

Comme chez ses voisins, les anarchistes font quelque fois irruption. Il y a quelques semaines, ces misérables jetaient l'épouvante dans Paris en détruisant par la dynamite les casernes Lobeau, après avoir rasé la maison du président de la cour d'assises.

Ils sont implacables ces bandits dans leur œuvre de destruction.

En vain le gouvernement formule-t-il la peine capitale contre ces *dynamitarde*s, en vain les traque-t-il jusque dans leurs derniers retranchements, les misérables conservent toujours leur arrogance, déterminés à briser les institutions, à faire tomber les plus hautes têtes, à niveler la nation.